

Certes mon père était très intelligent, mais cela ne m'a pas porté chance. Il faut dire que de la chance, il n'en n'a pas eu tellement non plus dans son enfance. Né à Elche, en Espagne, au début du vingtième siècle, il avait une mère merveilleuse mais un père autoritaire et dur. Ses deux sœurs aînées ne l'intéressaient pas tellement : c'étaient des filles. Le côté intellectuel de mon grand-père ne suffisait pas à gommer tout le machisme de l'Espagne, encore plus prononcé dans ce pays que chez nous. Par contre, il adorait son petit frère, surtout quand à l'âge de huit ans mourut subitement sa mère d'une crise cardiaque. Déjà désespérés de voir leur mère morte, ses quatre enfants furent obligés par leur père à rester à genoux, les mains jointes, à côté du lit de leur mère, pendant ce qui parut à mon père des heures. Sans doute ce temps ne fut-il pas si long, mais le petit frère de six ans, accablé de chagrin et de fatigue, s'évanouit. Mon grand-père le prit dans ses bras où il mourut. Ainsi mon père avait-il perdu le même jour sa mère et son frère bien aimés. On comprend que cela l'ait marqué pour la vie.

Mon grand-père, directeur d'école ne manquait pas d'argent, pourtant, pire que le père Grandet, il comptait les tartines de pain sec que ses enfants mangeaient et mesurait jusqu'aux rations de soupe. Pour mon père, c'était une joie de manger un œuf ! Ajoutons à cela qu'il était souvent malade parce que son lit se trouvait dans les courants d'air d'un grenier, et l'on se demande comment il put étudier si bien et si vite. Car jeune homme, tout en exerçant son métier d'instituteur, il entreprit deux ans d'études de

médecine, pour étudier ensuite le droit et devenir avocat. En Espagne, les diplômes se payent et son père refusa de lui donner l'argent pour obtenir son titre d'avocat ! Mais il fit une rencontre qui devait donner un tournant définitif à sa vie professionnelle, celle de monsieur Berlitz qui devint son ami. Il ouvrit donc la première école Berlitz d'Espagne, à Barcelone. C'est dans cette école de la rue Pelayo, que je devais vivre ma première année.

En effet, cinq ans auparavant, avant les années trente, alors qu'il venait d'ouvrir son école de langues, Berlitz lui demanda de faire un séjour dans l'école de Paris. C'est là qu'il avait rencontré ma mère.

Maman était très belle. Assez grande pour son époque, avec des yeux bleus et de magnifiques cheveux blonds, elle passait rarement inaperçue auprès des hommes, et ce malgré sa grande timidité. Elle était de milieu ouvrier. Mon grand-père technicien chez Renault, gagnait malgré tout assez bien sa vie pour élever sans trop de difficulté ses deux filles : Renée, l'aînée, et Simone, ma mère. Sans grandes ambitions intellectuelles, ma tante arrêta ses études au brevet élémentaire. Ma mère voulut prendre des cours de violon et passer son brevet supérieur. Cela ne plaisait pas beaucoup à ma grand-mère qui pensait que la justice était l'égalité et donc que ma mère aurait dû s'en tenir au niveau artistique et intellectuel de sa sœur. Maman avait bien eu un fiancé mais il s'était lassé de la surveillance continuelle de ma grand-mère lors de ses rencontres avec ma mère. Cette dernière finit par comprendre que, si elle voulait choisir sa vie, il était temps de quitter le foyer paternel. Aussi décida-t-elle d'apprendre l'espagnol pour accomplir son rêve : être secrétaire sur un bateau de croisières. C'est ainsi qu'elle s'inscrivit à l'école Berlitz pour y étudier. Mon père donna quelques cours à ma mère, qui tomba amoureuse de lui ; il l'épousa et l'emmena en Espagne.

Plutôt doux de tempérament, il pouvait devenir inflexible quand quelqu'un menaçait son ambition ou ses désirs de gloire. Et il se trouve que ma mère, désireuse de vivre une vie familiale épanouie, constituait, sans s'en rendre compte, un obstacle aux ambitions intellectuelles et sociales de son mari. Il faut dire à la décharge de ce dernier, que

c'était un espagnol issu d'une vieille famille bourgeoise, dans laquelle la femme avait intérêt à être belle et à se contenter de commander un ou deux domestiques, et élever ses enfants. Or maman, issue d'une famille parisienne et ouvrière, était certes belle, mais aussi cultivée et peu préparée à jouer le rôle d'une femme soumise, ou d'une maîtresse de maison reléguée à la cuisine ou à la chambre de bébé ! Elle était trop encombrante pour mon père ! Aussi, peu à peu vinrent les querelles. Comme je ne naquis que six ou sept ans après leur rencontre à Paris et leur mariage, maman s'ennuyait dans un pays étranger, pendant que mon père faisait de la politique, sortait jour et nuit... Ainsi, fit-il venir chez lui, avec générosité, non seulement les parents de maman, mais aussi sa sœur, son beau-frère et leur enfant. Comme il n'avait que des sœurs, il se prit d'affection pour son beau-frère, et commença à sortir toutes les nuits avec lui, au grand effarement de ma mère et de ma tante. Cette dernière se lassa assez vite et rentra avec son fils, demandant le divorce. Ma mère, beaucoup plus patiente, surtout après ma naissance, supportait tout. Au début de la guerre civile, mon père, menacé à la fois par les "Républicains" et par les "Nationalistes", prit le parti... de ne pas prendre parti, et de se cacher. Ma mère et moi attendions la fin des événements à Barcelone, pour reprendre notre vie familiale. Mais le retour en France en 1939 nous fut fatal. Nous étions depuis deux mois chez mes grands-parents, à Neuilly, quand soudain mourut mon grand-père (que j'aimais tant). Mon père écrivit que la guerre civile était finie, mais qu'il ne fallait pas revenir en Espagne tout de suite. Puis il cessa de correspondre avec ma mère qui se trouvait sans argent. Elle apprit ensuite, par des amis espagnols, qu'il vivait avec une autre femme. J'avais moins de cinq ans. Je ne devais plus le revoir jusqu'à mes quarante-neuf ans ! Ma mère, heureusement, était aussi fidèle et aussi tendre, que mon père était égoïste. Lui, voulait bien m'élever, mais sans ma mère.

Aussi refusa-t-elle tout net, et se mit-elle à travailler en Bretagne, à Lorient, à « l'Electricité de la Basse-Loire ». Ma tante, elle, avait trouvé un poste au Ministère de la Marine dans la même ville.



Mes souvenirs de Barcelone sont assez flous : je n'avais que quatre ans quand je quittai l'Espagne. Une chose est sûre, ils sont tous baignés de lumière. Ce qu'il m'a manqué par la suite ce soleil !

A travers cette intense luminosité, je ne vois que mon assiette de lentilles. Les mêmes lentilles que ce matin, les mêmes qu'hier soir, les mêmes qu'hier midi... Je suis trop petite pour savoir depuis combien de temps je n'ai pour toute nourriture que des lentilles bouillies à l'eau.

De la Révolution des « grands », je ne sais rien, mais mon propre esprit de révolte fait rage. Je me mets à hurler : « Du pain, du pain !... ». On peut m'entendre jusqu'au bout de la rue. S'il y a une chose avec laquelle maman ne rigole pas, c'est avec la dignité. Elle me regarde, semble-t-il consternée, elle qui se prive pour que j'aie de quoi manger, et qui a dû ressentir le passage de l'aisance à la faim encore plus rudement que moi, la petite. Je crie de plus belle, et, subitement, je me retrouve sur ses genoux et je reçois... une des plus grosses fessées de ma courte vie. Cela m'a coupé net tout élan révolutionnaire.

Ma mère, elle, n'a rien à manger : il n'y a plus rien à Barcelone. Heureusement, ma grand-mère parisienne envoie colis sur colis, desquels nous ne recevons... que des lentilles. Mais maman s'empresse de les partager entre les enfants de ses amies et moi, se condamnant ainsi à manger des glands des champs, ou, de temps en temps, des féculents avariés. Mon père nous fait bien parvenir de l'argent, mais il y a bien longtemps qu'il n'y a plus rien à acheter à Barcelone. A la frontière, on nous prend la plus grande

partie de la contenance des colis. Un jour je reçois, ravie, un baigneur en « celluloïd » de ma grand-mère, et je constate que quelque grains de riz s'échappent de la tête. Maman, pleine d'espérance, décapite le précieux cadeau sous mes yeux affolés. Peine perdue ! Le ventre de ma poupée est infécond. On nous vole tout à la frontière, sauf les lentilles. Je leur dois beaucoup à ces lentilles ! Je survis sans être malade. Ma mère, quant à elle, tombe d'inanition dans la rue, malgré les piqûres de vitamines qu'elle se fait faire par un voisin médecin. Notre chien aussi, elle a dû le faire piquer, mais hélas, pour le faire mourir ! Elle n'avait plus de quoi le nourrir.

Plus tard, quand je serai de retour en France, le premier acte de ma grand-mère sera d'ouvrir le garde-manger. Et me voici émerveillée devant une multitude de fruits et de légumes de toutes sortes, dont je ne connais même pas le nom. Elle me tend une banane :

— « Mange, tu verras comme c'est bon »

Ce n'était pas seulement « bon », c'était « délicieux ». Par la suite il me faudra beaucoup de temps avant d'accepter de manger à nouveau des lentilles.

Ce jour là, quand nous nous mettons à table, le midi, assise à droite de ma mère et en face d'une assiette pleine et d'un gros morceau de pain, j'en coupe un bout et le tends à maman :

— « Mets-le de côté, tu n'auras peut-être rien à manger ce soir ».

C'est évidemment le manque de nourriture qui faisait le mieux comprendre, à la toute petite fille que j'étais, la période de trouble que nous vivions. La guerre civile ne m'empêchait certes pas de jouer dans la rue avec les enfants de tout le monde. Bien que française, je parlais l'espagnol comme eux, et feignais même de ne plus savoir le français. Mais la guerre des « grands » nous atteignait même dans les basses rues de Barcelone.

Un jour, une petite amie me dit que si je gardais ma médaille de baptême autour de mon cou, on me couperait la tête. J'allai vite prévenir ma mère du danger que me faisait courir le bijou. Je pensais qu'elle allait avoir peur. Elle resta étonnamment calme et me rentra ma médaille sous ma robe en me disant :

— « Si tu la laisses là, on ne te coupera pas le cou ».

Ma mère étant une femme forte et courageuse, ses paroles me rassurèrent un peu, mais je restais sceptique. Jamais je ne ressortis ma médaille sur ma robe et, bien plus tard, en traversant la frontière pour rejoindre la France, je me suis souvenue des mots de mon amie. D'ailleurs ils ne m'ont jamais quittée ces propos d'une enfant de cinq ans, qu'elle ne comprenait même pas.

Mais, outre ces problèmes, et bien que je sache que le pays était en guerre, je ne me sentais pas en danger.

Je me souviens d'un jour d'été (ou d'hiver ; en tout cas un jour rempli de soleil) où nous partîmes tous, enfants et mamans, dans la montagne. J'ai su plus tard que ma mère avait appris par la radio clandestine que Franco menaçait de bombarder la ville, entièrement républicaine. Mais cet

exode ne m'a pas fait peur, je ne savais pas ce que c'était qu'un bombardement. En fait, j'étais ravie ! Quelle aventure ! on monte des tentes, on organise un campement. Moi, je me retrouve émerveillée devant des pentes abruptes de rocaïlles nues, mêlées à la terre couleur brique, sous les reflets du soleil couchant. Et puis, vint le silence libérateur de la nuit dans la nature.

Je n'ai appris que bien plus tard que Barcelone n'avait pas été bombardée, je m'en moquais. J'avais éprouvé ma première extase écologique et mystique pendant que nos mères tremblaient sous leur tente. Par la suite, je ne devais pas cesser d'aimer la nature brute et sauvage.

L'événement le plus frappant de ma vie en Espagne ne se rapporte ni aux combats ni même à la faim, mais tient à une désobéissance.

Je jouais dans la rue, comme à mon habitude, avec mon premier « chevalier servant », Fito, un garçon de deux ans mon aîné, et ses deux sœurs, Mathilde et Remedios, qui étaient des jumelles d'une dizaine d'années. Les « grands » m'emmenèrent assez loin de la maison. Bien sûr, moi, la petite, je les suivais ravie, sans savoir où ils me traînaient. Notre périple s'arrêta dans une salle où l'obscurité était totale. Quelle panique ! Où est maman ? Mais ma peur cessa vite quand soudain devant mes yeux émerveillés apparut Popeye mangeant des épinards (qu'est-ce que des épinards ?). L'image, loin d'être fixe comme celle d'un tableau, dansait sur un écran, et une musique accompagnait les déplacements et les coups de poing du héros. Je connaissais déjà Popeye à travers les images inertes, mais colorées, des illustrés pour enfants, mais là, il me semblait que je pouvais le rejoindre.

Je suis, je le saurai plus tard, dans une salle de cinéma vers les années trente-huit, trente-neuf. La guerre civile n'avait pas empêché l'exploitation du septième art, du moins pour les enfants, dans la grande Barcelone. Moi, la petite fille des rues, j'étais fascinée et paralysée sur place, quand je me sentis tirée par le bras, et obligée de sortir au soleil de la réalité.

Je ne sais pas comment la mère de mes amis avait su où nous trouver et je ne me doutais pas de la bêtise que nous avions faite : pénétrer dans un cinéma sans payer.